



Figure d'arcasse du navire «*Liefde*» (*Amour*) représentant Érasme, avant 1598, Musée national de Tokyo.

Quatre siècles de présence néerlandaise au Japon: du comptoir au parc thématique

Au Japon se trouve une copie exécutée avec toute la méticulosité requise du palais *Huis ten Bosch* (Maison au bois) de La Haye. Contrairement à l'original, il ne sert pas de lieu de résidence à une reine mais abrite un musée et une dépendance de l'université de Leyde. Cette maison est située au sud du Japon, à la lisière d'un parc thématique conçu et aménagé en tant que «ville modèle respectueuse de l'environnement, préfigurant la cité du XXI^e siècle». Cette ville pilote se compose d'un choix de bâtiments historiques de l'ensemble des Pays-Bas, reconstruits avec le plus grand réalisme possible, canaux, moulins, champs de tulipes et port de plaisance y compris, et assortis de technologie moderne - sur le plan du traitement des déchets, par exemple - là où cela s'avérait nécessaire. Le tout est dominé par la Tour de l'ancienne cathédrale d'Utrecht, haute de 105 mètres - la «vraie» tour, à Utrecht, s'élance à 112 mètres. On s'y promène dans des musées, des hôtels, des maisons de vacances, des restaurants, des cafés, des théâtres, des attractions touristiques, et surtout dans beaucoup de magasins. Et c'est aussi le lieu de vente le plus important de fromage hollandais au Japon.

Ainsi se trouvent concentrées en un seul endroit les relations hollando-nipponnes du passé, du présent et de l'avenir: le XVII^e siècle, Vincent van Gogh, Dick Bruna (dessinateur mondialement connu grâce à ses livres pour enfants) et la présence néerlandaise au Japon à une époque où ce pays n'entretenait pas de contacts avec le monde extérieur (l'époque «sakoku»). Il est évident que l'on s'attarde moins, dans ce parc thématique, sur les relations précaires pendant et après la deuxième guerre mondiale; seules Anne Frank et sa maison font exception.

Le complexe *Huis ten Bosch* constitue actuellement la manifestation la plus visible de la présence des Pays-Bas au Japon et, en tant que tel, reflète aussi dans leurs grandes lignes les grands domaines d'intérêt du Japonais pour les Pays-Bas. Plus on s'éloigne de *Huis ten Bosch* ou de Nagasaki, plus il est difficile de découvrir une référence aux Pays-Bas ou un rappel des relations exclusives qui remontent à l'époque «sakoku». Il arrive qu'on les trouve derrière une pierre commémorative, un canal envasé, un nom de lieu ou un mot néerlandais assimilé. Malgré tout, ces anciennes relations constituent l'essentiel de ce qui, dans l'optique japonaise, distingue les Pays-Bas d'autres pays. Pour la plupart des Néerlandais, il est toutefois assez étonnant d'entendre à quel point le Japonais moyen nourrit de nos jours encore le sentiment d'être redevable aux Pays-Bas de ce que ceux-ci ont réalisé en préparation à la modernisation du Japon au XIX^e siècle.



Vue du parc thématique «Huis ten Bosch» depuis le port de plaisance (Photo «Huis ten Bosch»).

La Compagnie réunie des Indes orientales

Les premiers contacts entre les Pays-Bas et le Japon remontent à 1600. Après un voyage éprouvant vers les Indes orientales - l'actuelle Indonésie - et leurs épices, une vingtaine de survivants de l'équipage du navire *Liefde* (Amour) abordèrent dans l'île de Kyushu, au sud du Japon. Après une longue guerre civile, ce pays se trouvait à la veille d'être unifié par le stratège Tokugawa Ieyasu. Celui-ci préféra les Néerlandais non catholiques aux Portugais déjà présents et plutôt prosélytiques et voulut mettre à profit les canons du navire néerlandais et les connaissances stratégiques de l'équipage.

Il convient d'attirer l'attention tout spécialement sur le commandant William Adams - d'origine anglaise, et connu en Occident comme personnage principal du roman *Shogun* de James Clavell et du film qui en a été tiré - et sur le négociant Jan Joosten van Lodensteyn. Tous deux se virent confier des fonctions de conseiller au sein du shogunat, et le nom de Jan Joosten survit toujours, sous la forme altérée *Yasui*, dans le nom d'un quartier du centre de Tokyo. De ce premier navire ne subsistent plus qu'une figure d'arcasse représentant Érasme et quelques cartes marines de parchemin, conservées comme de précieux trésors culturels japonais au Musée national de Tokyo.

La plupart des passagers s'établirent définitivement au Japon et leur familiarité avec le pays



Shuseki Watanabe (1639-1707), la maison du chef hollandais à Deshima, détail d'une peinture représentant le comptoir de Deshima, «Kobe City Museum».

était d'une valeur inestimable pour la *Verenigde Oost-Indische Compagnie* (VOC - Compagnie réunie des Indes orientales), qui se vit attribuer en 1609 un comptoir permanent dans l'île de Hirado. Des bénéfices considérables furent réalisés après 1632 grâce au troc de soie chinoise contre de l'argent japonais, ce qui permit à la Compagnie d'acheter d'autres produits dans le reste de l'Asie. Le comptoir de Batavia - l'actuelle ville de Djakarta - faisait office de dépôt central en Asie orientale. Après l'expulsion définitive des Portugais en 1641, les Hollandais durent déménager à Deshima, l'ancienne résidence des Portugais à Nagasaki, où il était plus facile de les tenir à l'oeil. Ils étaient avec les Chinois les seuls étrangers à pouvoir poursuivre officiellement le commerce avec le Japon. Il était interdit depuis longtemps déjà aux Japonais de quitter leur pays. Chinois et Hollandais étaient tenus, lors de leur arrivée, de communiquer des nouvelles du monde. Ces mesures permettaient aux Japonais de consolider leur politique d'isolement, non dans le but de tourner complètement le dos au monde extérieur, mais pour permettre aux autorités de réguler les contacts avec l'étranger. L'interdiction de l'exportation d'argent promulguée en 1668 et l'instauration de toutes sortes de restrictions frappant le commerce en vue d'empêcher une exportation de capitaux trop importante ainsi que de protéger l'industrie intérieure illustraient la volonté de limiter le plus possible la dépendance de l'étranger. Ces décisions eurent cependant d'importantes conséquences pour le commerce de la Compagnie comme pour la composition du réseau commercial asiatique. Au XVIII^e siècle, l'accent fut davantage mis sur l'exportation de cuivre japonais, mais il devint plus difficile de trouver des produits d'importation appropriés. Le choix se porta sur le sucre et divers produits de luxe.

Pour le gouvernement central d'Edo - l'actuelle ville de Tokyo -, les transferts d'informations déjà mentionnés acquirent une importance primordiale lorsque l'«Occident» - plus



Des récipients en porcelaine d'Arita, avec figurines hollandaises, fin XVIII^e siècle, «Kobe City Museum».

spécialement la Russie, l'Angleterre et l'Amérique - se mit à faire pression sur le Japon. Des commandes directes placées auprès de la Compagnie se firent de plus en plus spécifiques. Alors que les anciens dignitaires du XVII^e siècle demandaient encore des draperies, des miroirs, des lunettes et même des côtes d'une sirène, les ouvrages géographiques et les manuels pratiques traitant de technique, de construction navale et d'art de la guerre prédominaient à la fin du XVIII^e siècle.

Bien que la Compagnie réunie des Indes orientales fût déclarée en faillite en 1799, le commerce sur le Japon se poursuivit encore pratiquement sur le même pied jusqu'au lendemain de l'ouverture du Japon en 1854.

Vivre à Deshima

Deshima, réduite à la taille de deux terrains de football, offrait du logement à moins de vingt membres du personnel de la Compagnie et à leurs esclaves. L'îlot n'était relié à la ville de Nagasaki que par un seul pont, et mises à part des prostituées, aucune femme ne pouvait y résider. Il fallait un passeport pour accéder à l'îlot ou le quitter; seuls les interprètes et fonctionnaires japonais ainsi que tel ou tel rarissime haut dignitaire pouvaient y accéder librement. Lorsqu'il n'y avait pas de navires mouillés en rade, il ne restait guère aux Néerlandais qu'à manger et à boire beaucoup, à se rendre visite les uns aux autres et à jouer au billard. Peu d'entre eux se consacraient à l'étude de la langue et du pays. Du côté japonais, on n'entreprenait

rien non plus pour les y pousser. Le responsable du comptoir, qui était le chef de ce petit groupe de personnes, devait tenir un journal de bord, mais celui-ci se limitait en général aux affaires commerciales ou à ce qui se déroulait à Deshima; on y trouve souvent la simple mention: «rien de spécial à signaler» (1). L'arrivée des navires en automne brisait cette routine.

Le 1^{er} janvier, le chef invitait les interprètes et autres fonctionnaires à un repas de nouvel an, composé de mets japonais et hollandais. Les hôtes japonais se délectaient surtout des vins, liqueurs et genièvres importés mais emportaient généralement chez eux les plats hollandais. Grâce à quelques-uns d'entre eux, nous sommes très bien informés sur le menu et les mets, parmi lesquels du jambon fumé - du «hamu» en japonais - et des merveilles. Le repas quotidien des Néerlandais se limitait à une sorte de soupe avec du pain - cuit spécialement pour eux en ville - et de la boisson. Il n'y avait pas grande différence avec ce qu'ils auraient mangé au pays d'origine. Ce qu'ils ne pouvaient trouver au Japon même était importé des Pays-Bas ou cultivé à Deshima. En plus de toutes sortes de nouvelles plantes, les Néerlandais ont également introduit au Japon le café - «kôhi» en japonais - et la pomme de terre - «jagaimo» en japonais, ce qui signifie pomme de terre de Djakarta. Puis il y avait aussi, à Deshima, un corral avec des vaches et une porcherie.

Au nouvel an, le chef se préparait à effectuer le voyage annuel à la Cour d'Edo, où, accompagné du médecin et d'un ou de plusieurs assistants, il devait rendre hommage au «shogun» et lui offrir des présents. En route, le cortège ainsi que les cadeaux - des oiseaux exotiques mais parfois aussi des chameaux et des éléphants - ne manquaient pas d'attirer l'attention. Il s'agissait là d'un sujet susceptible d'inspirer les graveurs et les peintres et qui a même donné naissance, dans les arts décoratifs, à un genre distinct, et qui existe toujours, avec des représentations hollandaises.

La «science hollandaise» sérieuse face à la «hollandite»

Près de 250 ans de contacts presque exclusifs avec le Japon n'ont guère laissé de traces aux Pays-Bas. Parmi le personnel de la Compagnie réunie des Indes orientales, seuls quelques médecins et chefs ont laissé des descriptions précises à l'intention du grand public (2). Nombre d'objets qu'ils avaient collectionnés au Japon se sont vite retrouvés dispersés un peu partout en Europe. C'est au XIX^e siècle seulement que l'État néerlandais acquit quelques collections dans leur intégralité et les rendit accessibles au public (3). Jusque-là, on devait se contenter de porcelaines et de laques - ces derniers étant désignés par le terme de «japon» - , qui trouvaient leur place dans les demeures des nantis mais que l'on considérait souvent comme des chinoiseries. On ne commença à manifester un véritable intérêt pour le Japon qu'après l'ouverture du pays, principalement en France, où des artistes qui s'inspiraient des gravures sur bois lancèrent le japonisme.

Au Japon, la présence néerlandaise eut bien plus de conséquences, même si l'intérêt se portait quasi exclusivement sur les nouvelles connaissances susceptibles d'applications pratiques. Ce transfert de connaissances était encore sporadique au XVII^e siècle et se limitait principalement aux sciences médicales. A Deshima ou lors du voyage à la Cour d'Edo, les interprètes faisaient office d'intermédiaires entre le médecin néerlandais et les «étudiants»



Hiroshige Utagawa (le troisième), la ville de Yokohama, avec la gare et le premier train au Japon, 1872, «Kobe City Museum».

japonais, souvent envoyés sur place par leur seigneur féodal et qui tenaient secrètes ces connaissances.

Sous le huitième shogun Tokugawa Yoshimune (gouvernement 1716 - 1745), l'étude des sciences occidentales fut organisée d'une manière plus systématique grâce à la nomination officielle de savants japonais qui devaient recueillir des connaissances en vue d'améliorer l'industrie et l'agriculture intérieures. Ses réformes, malheureusement, ne donnèrent pas l'effet escompté, et ce n'est que vers la fin du XVIII^e siècle qu'un courant scientifique hollandais plus général - le «rangaku» - dépassant largement Nagasaki ou la seule science médicale, prit son essor. On vit alors se succéder rapidement des traductions d'ouvrages sur la langue néerlandaise, la botanique, la chimie, la minéralogie, l'astronomie, la biologie, les techniques de peinture et d'impression. Quelques-unes des académies créées à l'époque subsistent toujours sous la forme de cliniques ou de sections universitaires.

Ces activités scientifiques mettaient aussi la «Hollande» à la portée du grand public dans les villes de plus en plus prospères. C'étaient surtout les aspects exotiques de cette culture étrangère - les Hollandais mêmes, leurs coutumes bizarres, leurs produits industriels et leurs présents - qui étaient susceptibles de le fasciner. Nombre de marchandises hollandaises mais aussi des imitations et objets meilleur marché et ornés de motifs hollandais se vendaient dans des magasins spécialisés. Aux foires, on pouvait voir des animaux étrangers ou, contre paiement, regarder des représentations occidentales dans des boîtes à images. Les scientifiques sérieux considéraient cette manie avec des sentiments mitigés mais, grâce à leur étude de l'Occident, prenaient de plus en plus conscience des carences de leur propre gouvernement. En dépit des tentatives des autorités d'étouffer les critiques dans l'oeuf, il n'était plus possible de renverser la situation, et le gouvernement central dut céder à des pressions tant internes qu'externes pour ouvrir le pays. Sous les dirigeants des ères Bakumatsu et Meiji qui suivirent (1868-1912), le Japon, avec l'aide de spécialistes occidentaux payés par le gouvernement, se transforma à toute allure en

un État moderne. L'apport néerlandais se limitait à la construction navale, à la formation des gens de mer, aux médicaments et à l'hydraulique (4). On peut toutefois affirmer à juste titre que la familiarité du Japon avec les Pays-Bas et avec la «science hollandaise» fournit les bases de cette modernisation rapide.

Le XX^e siècle

L'ouverture du Japon sonna le glas de l'exclusivité néerlandaise: une foule d'autres diplomates, hommes d'affaires, artistes et touristes occidentaux gagna le Japon. Obnubilés par un pittoresque et une artisticité japonais supposés, beaucoup n'évaluèrent pas correctement les victoires militaires japonaises sur la Chine et la Russie (respectivement en 1895 et 1905). Celles-ci avaient abouti à l'annexion de Taiwan et de la Corée et renforcé la prédominance japonaise en Mandchourie.

Pendant la première guerre mondiale, le Japon chercha à étendre davantage sa zone d'influence dans le Pacifique, se rapprochant de manière inquiétante des Indes néerlandaises. Au lendemain de la grande crise économique mondiale de 1929, nombre de pays occidentaux élevèrent des barrages protecteurs contre les importations en provenance du Japon, obligeant ainsi celui-ci à se concentrer davantage sur l'Est asiatique - sous le slogan, à partir de 1940, d'une Sphère de coprospérité est-asiatique plus grande. En 1932, le Japon établit un État vassal en Mandchourie et entama une nouvelle guerre avec la Chine en 1937. Cette décision fut à l'origine de frictions avec les États-Unis et la Grande-Bretagne, ce qui pourrait expliquer pourquoi, pendant la seconde guerre mondiale, le Japon préféra rejoindre le camp des Allemands et des Italiens.

Aux Indes néerlandaises, riches en matières premières telles que le pétrole, par exemple, l'expansion japonaise fut considérée d'emblée avec beaucoup de méfiance, et l'anxiété que suscitait l'influence économique japonaise aboutit à des mesures protectrices. Lorsque, pendant la guerre, les Pays-Bas se rangèrent du côté des Forces alliées, il était évident que le Japon ne tarderait pas à attaquer. L'occupation japonaise ne dura que trois ans et demi, jusqu'au 29 septembre 1945, mais elle a déterminé jusqu'à nos jours l'attitude que les Pays-Bas ont adoptée à l'égard du Japon. Sur le plan politique, les relations néerlando-japonaises furent rétablies en 1952, lors de la ratification du Traité de paix de San Francisco. Ces accords prévoyaient également des indemnités de guerre pour les militaires ayant été internés dans les camps des Indes néerlandaises occupées; les victimes civiles durent attendre jusqu'en 1956 pour bénéficier d'une indemnité. Les montants plutôt modestes qu'ils recevaient et l'accueil froid dont ils bénéficièrent lors de leur retour aux Pays-Bas, où le gouvernement se consacrait prioritairement à la reconstruction économique de l'après-guerre, provoquèrent un grand mécontentement. La visite que fit l'empereur Hirohito aux Pays-Bas en 1971 ainsi que celle du Premier ministre Kaifu en 1991 furent encore à l'origine de manifestations. Toujours en 1991, la reine Beatrix, lors d'un banquet officiel au Japon, consacra une partie importante de son discours à ce passé, soulignant qu'«une sincère prise de conscience des épreuves et souffrances endurées pourrait nous aider à surmonter le ressentiment et l'amertume».

Du côté japonais, les autorités exprimèrent à plusieurs reprises des regrets, et en 1997, le gouvernement japonais dota l’Institut néerlandais de la documentation relative à la guerre d’un fonds destiné à la traduction de journaux tenus par des internés néerlandais. Depuis 1998, des femmes néerlandaises qui avaient été forcées à la prostitution pour le loisir du soldat sous l’occupation japonaise peuvent faire appel à un fonds japonais constitué à partir de dons privés. Bien qu’il y ait au Japon des groupements politiques qui s’opposent à l’expression «servile» de la culpabilité pour ce qui est des crimes de guerre perpétrés par le pays, il semble que le décès de l’empereur Hirohito, en 1989, ait ouvert la voie à une étude plus scientifique du rôle et du passé du Japon au cours de la seconde guerre mondiale. Depuis, plusieurs récits écrits par des internés ont été publiés au Japon, ainsi que des extraits de l’ouvrage de Rudy Kousbroek, *Het Oost-Indisch kampsyndroom* (Le syndrome des camps des Indes orientales, 1992 - publié également en japonais). Cet écrivain néerlandais né aux Indes néerlandaises, qui a lui-même été enfermé dans un camp japonais, esquisse une image de l’occupation japonaise nettement plus objective que celle qui prévalait généralement auparavant.

Pour se forger une attitude plus pondérée à l’égard du Japon d’aujourd’hui, les Néerlandais feraient bien de ne pas se focaliser uniquement sur ce passé obscur quoique tout à fait réel; ils devraient également prendre en considération les relations néerlando-japonaises telles qu’elles se sont élaborées et mises en place au cours des siècles précédents (5).

ISABEL TANAKA - VAN DAALEN

Intermédiaire arts et sciences à l’Institut Japon - Pays-Bas à Tokyo (Nichirangakkai).

Adresse: Kyobashi Plaza 3F 25-3 Ginza 1 Chome, Chuo-ku, Japan 104-0061.

Traduit du néerlandais par Willy Devos.

Notes:

(1) La plupart de ces journaux de bord sont conservés aux Archives générales du Royaume à La Haye. Pour les années 1680-1800, il existe des index établis en anglais: *The Deshima dagregisters; their original tables of contents*, vol. I-X, Leiden Centre for the History of European Expansion (éd.), 1986-1997; version révisée: *The Deshima Diaries; Marginalia 1700-1740*. Institut Japon - Pays-Bas (éd.), Tokyo, 1992.

(2) Cf., par exemple, F.CARON, *A True Description of the Mighty Kingdoms of Japan and Siam*, Londres, 1663; I. TITSINGH, *Illustrations of Japan*, Londres, 1822; E. KAEMPFER, *The History of Japan....*, Londres, 1727; C. THUNBERG, *Thunberg's travels*, Londres, 1795 et PH.F.VONSIEBOLD, *Nippon*, Leyde, 1832-1858.

(3) Il s’agit des collections du chef Jan Cock Blomhoff et du chef d’entrepôt J. F. van Overmeer Fisscher, qui ont trouvé une place au Cabinet royal de curiosités à La Haye. Nombre de ces objets servirent de base, avec la collection von Siebold, au Musée anthropologique de Leyde.

(4) Pour de plus amples informations sur les ingénieurs hydrauliciens néerlandais de l’époque, cf. *In een Japanse Stroomversnelling; berichten van Nederlandse watermannen - rijswerkers, ingenieurs, werkbazen (1872-1903)* (Dans des rapides japonais; messages des travailleurs de l’eau néerlandais - fascineurs, ingénieurs, contremaîtres (1972-1903)), Stichting Vier eeuwen Nederlands-Japanse betrekkingen (Fondation Quatre siècles de relations néerlando-japonaises) (éd.), Zutphen, mars/avril 2000.

(5) Tous les aspects de quatre siècles de relations néerlando-japonaises sont abordés dans toutes sortes d’expositions et d’événements qui sont organisés aussi bien au Japon qu’aux Pays-Bas. Pour de plus amples informations: Fondation Quatre siècles de relations néerlando-japonaises, fax: + 31 (0)71 516 64 09.

Indépendamment des différents catalogues, un mémorial a été publié, sous la rédaction de L. BLUSSE, W.G.J. REMMELINK et I. SMTS, en version néerlandaise, anglaise et japonaise.

Au mois d’avril 2000, les Pays-Bas furent aussi le pays spécialement invité à la Foire du livre de Tokyo. Pour de plus amples informations: Fondation pour la production et la traduction de littérature néerlandaise, fax: + 31 (0)20 620 71 79.